



Les représentations cartographiques du pays lobi, transformations et potentialités

DANIEL DORY

C'est à partir d'une double perspective, historique et méthodologique, que les représentations cartographiques du pays lobi seront abordées ici. Car si la carte conçue comme document historique est un exceptionnel révélateur des connaissances et problématiques de ceux qui l'ont réalisée, elle constitue également un outil de recherche dont on ne mesure pas toujours les possibilités. L'exposé, même schématique de ces deux aspects, nécessite selon nous la formulation de quelques considérations préliminaires sur la carte en général et la cartographie ethnique en particulier.

La carte, reflet et outil

Il est, bien entendu, hors de question de retracer ici l'histoire de la cartographie des origines à nos jours¹, ou encore d'évoquer les différentes procédures techniques intervenant dans l'élaboration des cartes². Il est par contre indispensable de signaler l'impact qu'ont les images cartographiques (suivant leurs échelles, les thèmes privilégiés et/ou négligés, le choix des symboles et des légendes, etc.) sur la réflexion géographique elle-même, dont elles sont à la fois une manifestation et l'agent de perpétuation de certaines problématiques au détriment d'autres³. Car si la carte reflète aussi exactement que possible la réalité, elle ne saurait montrer toute la réalité (pour des raisons évidentes tenant notamment aux échelles et aux contraintes de lisibilité) ; des choix s'imposent donc qui, à leur tour, conditionnent le domaine des possibilités heuristiques véhiculées par le document. Or, à un moment où les moyens techniques de produire aisément des cartes de toute nature (grâce surtout à l'outillage informatique et aux photographies aériennes et par satellite) sont immenses, on ne peut manquer de constater la persistance d'un grave retard dans la réflexion épistémologique concernant leur élaboration et leur interprétation⁴.

En relation directe avec l'objet principal de ce texte - à savoir les avatars de la cartographie d'un territoire ethnique - nous voudrions attirer l'attention sur trois questions cruciales liées à la production et à l'utilisation des cartes.

Page de gauche : Photo satellite : La Volta Noire, pays lobi - 29.01.1979 Nasa Landsat.

1. On trouvera un premier aperçu de la question dans le livre de Kish, G., 1980, *La carte, image des civilisations*, Le Seuil, Paris. Voir aussi Pinchemel, P., 1986, "Des cartes : histoires et propriétés", *Géopoint* 86, 5-11 et Harley, J.B., 1987-1988, "L'histoire de la cartographie comme discours", *Préfaces*, 5 : 70-75.

2. Sur ce point, le petit livre de Joly, F., 1985, *La cartographie*, P. U. F., Paris, constitue une excellente introduction. Cf. également Hussey, C., 1984, "Les concepts de la cartographie : leur rôle dans la recherche géographique", in Bailly, A., dir., *Les concepts de la géographie humaine*, Masson, Paris : 173-178 et Brunet, R., 1987, *La carte, mode d'emploi*, Fayard/Reclus, Paris.

3. A titre d'exemple, les rapports entre la géographie universitaire française et les types de représentations cartographiques auxquelles elle recourt le plus souvent dans l'enseignement sont traités par Claval, P., 1981, "Le commentaire de cartes et le développement de la géographie française", *C. T. H. S., Bulletin de la section de géographie*, Paris, vol. 84 : 163-172 et Reynaud, A., 1987, "Le commentaire de cartes et la "nouvelle géographie", *Mapemonde*, 2 : 1-4.

4. Ce décalage entre possibilités techniques et réflexion théorique est, parmi bien d'autres auteurs, signalé par Blakemore, M., 1990, "Cartography", *Progress in Human Geography*, V 14, 1 : 101-111.

La première a trait au caractère continu de la représentation cartographique, qui contraint au traitement de l'ensemble d'une portion plus ou moins grande de la surface terrestre (suivant l'échelle), à l'aide de procédés intellectuels et techniques historiquement donnés. A cet égard, la disparition progressive des "blancs" correspondant aux terres inconnues grâce aux voyages de découverte et d'exploration d'abord et aux couvertures aériennes ensuite, a certes constitué une avancée décisive. Elle n'a cependant pas éliminé le problème de l'inégale connaissance des lieux, et encore moins celui de l'absence ou de l'imprécision des données concernant des domaines thématiques entiers ; par exemple, et pour nous en tenir à l'Afrique, bien des difficultés sont encore à résoudre avant de parvenir à des cartes satisfaisantes des processus économiques, démographiques ou ethniques qui intègrent à la fois les données naturelles et sociales dans une perspective dynamique. On pourrait même avancer l'idée, d'apparence paradoxale, que la qualité du fond topographique de la carte réalisée par des techniques d'une grande fiabilité fait en quelque sorte obstacle à la saisie des incertitudes dont les représentations thématiques (économiques, ethniques, bio-géographiques, etc.) sont nécessairement porteuses (du fait de la rareté et/ou de l'imprécision des sources). Or, cette prise en compte est cruciale pour qui veut utiliser les documents cartographiques dans un processus de recherche, quelle que soit la discipline dans laquelle s'inscrit cette démarche.

Réciproquement, cette contrainte de continuité fait de la carte, pour qui sait l'analyser, un incomparable révélateur des connaissances et ignorances concernant un lieu à un moment donné. A cette fin, il est nécessaire de subvertir la confiance qu'inspirent intuitivement les points, les lignes et les trames pour dévoiler les localisations incertaines, les limites indûment prolongées aboutissant à des surfaces arbitrairement délimitées, etc. En fait, l'on se trouve alors contraint à une déconstruction intellectuelle de la carte, dont l'aboutissement serait une critique cartographique, une démarche qui aurait beaucoup à emprunter à celle de la critique historique⁵.

La deuxième question concerne l'échelle de la représentation. Il est, en effet, extrêmement important de noter que la nature des problèmes que l'on peut poser (et/ou résoudre) est sous l'étroite dépendance de l'échelle à laquelle on travaille, que ce choix soit effectué délibérément ou faute d'autres sources ou matériaux de base. D'où l'intérêt de procéder, chaque fois que cela s'avère possible, à des changements d'échelle afin de vérifier le domaine de pertinence du raisonnement élaboré à partir d'un taux donné de réduction du territoire observé. Ainsi, ce qui à petite échelle (continentale par exemple) peut prendre la forme de discontinuités linéaires (entre territoires ethniques, domaines de végétation, etc.) apparaît à grande échelle

5. On trouvera quelques pistes de réflexion sur ce point dans l'article de Prestwick, R., 1978, "Maps and the perception of space", in Langeran, D. A. ; Palm, R., eds. *An invitation to geography*, McGraw-Hill, New York : 13-37.

comme autant de zones de transition complexes où les interpénétrations et les flux aboutissent souvent à une mosaïque de phénomènes imposant d'autres méthodes d'approche et d'analyse.

Ceci se manifeste particulièrement dans le domaine de la cartographie des territoires ethniques à propos duquel nous allons évoquer le troisième des problèmes mentionnés plus haut. En effet, si l'on admet généralement que des relations, le plus souvent stables et prolongées, entre des groupes humains dûment identifiables et une portion de la surface terrestre donnent lieu à un territoire ethnique, il n'en reste pas moins que les difficultés de délimitation (et donc de cartographie) de tels phénomènes sont considérables. C'est que l'on a rarement affaire à des discontinuités nettes et pour ainsi dire évidentes, tant pour ce qui est des faits sociaux que naturels. S'impose donc la nécessité de construire des critères de délimitation, dont la fiabilité est directement fonction de l'accessibilité et de la qualité des sources. Or, quelles que soient les variables retenues (linguistiques, physiques, caractéristiques sociales, types d'habitat, etc.), le chercheur aura à combiner l'exploitation de sources diverses et d'intérêt variable pour son propos (recensements, enquêtes variées, matériel cartographique antérieur, etc.), qui en outre détermineront en grande partie l'échelle à laquelle le travail sera mené. Cet ensemble de conditions, auxquelles il faut ajouter le caractère changeant des processus ethniques eux-mêmes, fait que, malgré quelques avancées théoriques et pratiques intéressantes⁶, aucune solution définitivement satisfaisante n'ait été apportée aux problèmes complexes de la cartographie ethnique. Ceci ne diminue d'ailleurs ni l'importance ni l'intérêt scientifique de ce type de travaux, mais met simplement en évidence le caractère encore embryonnaire de l'entreprise dont la part d'arbitraire (peut-être jamais entièrement éliminable) demeure encore grande. D'où, enfin, la nécessité impérieuse de dévoiler les méthodes, présupposés et critères mis en oeuvre dans la construction de telles cartes, afin de les rendre accessibles à l'indispensable critique scientifique, et donc susceptibles de connaître des perfectionnements.

Bref aperçu sur la cartographie du pays lobi

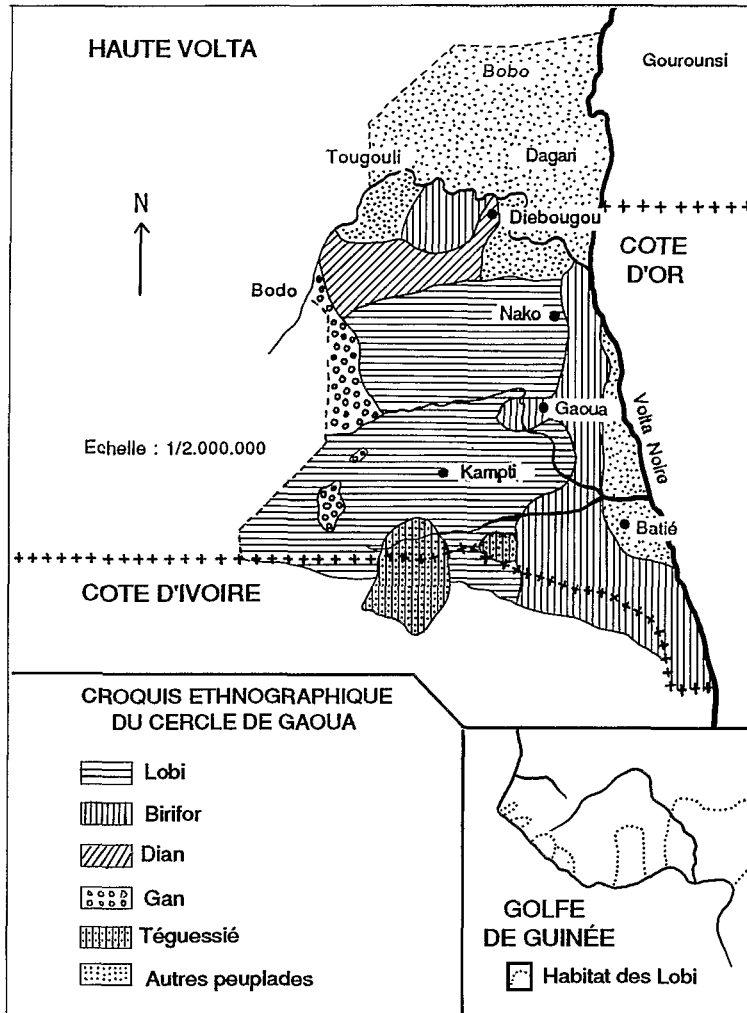
Sans reprendre ce que nous avons écrit ailleurs concernant l'histoire de la connaissance géographique du pays lobi (D. Dory, 1984), ni prétendre fournir un échantillon des différentes cartes représentant ce territoire, nous nous bornerons à indiquer ici très schématiquement quelques caractéristiques majeures de la cartographie du pays lobi en nous limitant aux phénomènes humains et à la partie burkinabè de ce territoire.

6. Voir, en particulier, Soret, M., 1968, "La cartographie et la représentation graphique en ethnologie", in Poirier, J., dir. *Ethnologie générale*, Encyclopédie de la Pléiade, Paris, pp. 349-384 et surtout, Berzina, M., 1982, "Les territoires ethniques, les frontières ethniques et leur cartographie", in *Géographie et cartographie ethniques*, Académie des Sciences de l'URSS, Moscou : 103-144.

Ce choix se justifie par le caractère essentiellement descriptif de la cartographie concernant les aspects naturels du pays lobi (géologie, végétation, zones prétendument aurifères, pédologie...) et par l'absence de tentatives (publiées tout au moins) de réaliser des représentations synthétiques des différents géosystèmes et de leurs dynamiques respectives. Ce qui n'implique d'ailleurs pas que ce bond qualitatif ait été franchi de manière décisive dans la représentation des phénomènes humains. Cependant, on peut incontestablement y déceler une tendance à la complexification croissante et à l'enrichissement des images cartographiques. Ainsi, aux cartes purement descriptives (répondant aux questions : quoi ? et où ?), viennent s'ajouter des représentations de mouvements et de flux, ainsi que des essais de construction de typologies.

Parmi les cartes thématiques descriptives, on peut mentionner, par exemple, la carte ethnique publiée en 1929 par J. C. Haumant et reprise ultérieurement par H. Labouret en 1931 (fig. 1).

Fig. 1 : Carte ethnique établie par J. C. Haumant, et figurant en face de la page de garde de son ouvrage Les Lobi et leurs coutumes, 1929, P. U. F., Paris.



On ne sait pratiquement rien des méthodes qui ont présidé à son élaboration. La technique graphique employée induit une perception de groupes étanches, aux délimitations linéaires nettes et parmi lesquels les phénomènes d'interpénétration sont inexistants (et par ailleurs presque impossibles à représenter). Cette carte traduit surtout le besoin urgent de disposer d'une grossière "mise en place" des différents groupes ethniques, et ce, dans le cadre territorial délimité par des frontières administratives artificielles (Cercle de Gaoua). Elle traduit en outre, malgré une apparente précision, bien des incertitudes

(comparer, par exemple, avec la carte ethnique de Le Moal établie au début des années 1960 et reproduite, avec de légères modifications dans M. Père 1988, 1 : 103).

Jusqu'à présent, les cartes de flux concernent essentiellement les migrations Nord-Sud des Lobi. On en trouvera un bon exemple dans l'article consacré à ce sujet par G. Savonnet en 1962.

Plus originales et en même temps plus fécondes pour la recherche sont les cartes qui représentent la répartition spatiale de catégories typologiques. Parmi les plus réussies figurent celles établies par M. Marchal à partir de la couverture aérienne (au 1/50 000) de 1952 à 1956 pour l'ensemble de l'actuel Burkina Faso, et dont la figure 2 constitue un exemple significatif⁷.

On dispose là d'un véritable document de travail à partir duquel des hypothèses peuvent être formulées concernant les différences ethniques, les stades de peuplement, etc. Des images de ce genre, nécessairement plus abstraites et ne permettant donc pas une lecture intuitive directe, sont à la base de la recherche cartographique proprement dite⁸ et de toutes les tentatives de construction relevant de la cartographie analytique. Cette dernière n'a encore guère été pratiquée à propos du pays lobi. Il nous semble pourtant utile d'en montrer rapidement l'intérêt ainsi que quelques procédés d'élaboration.

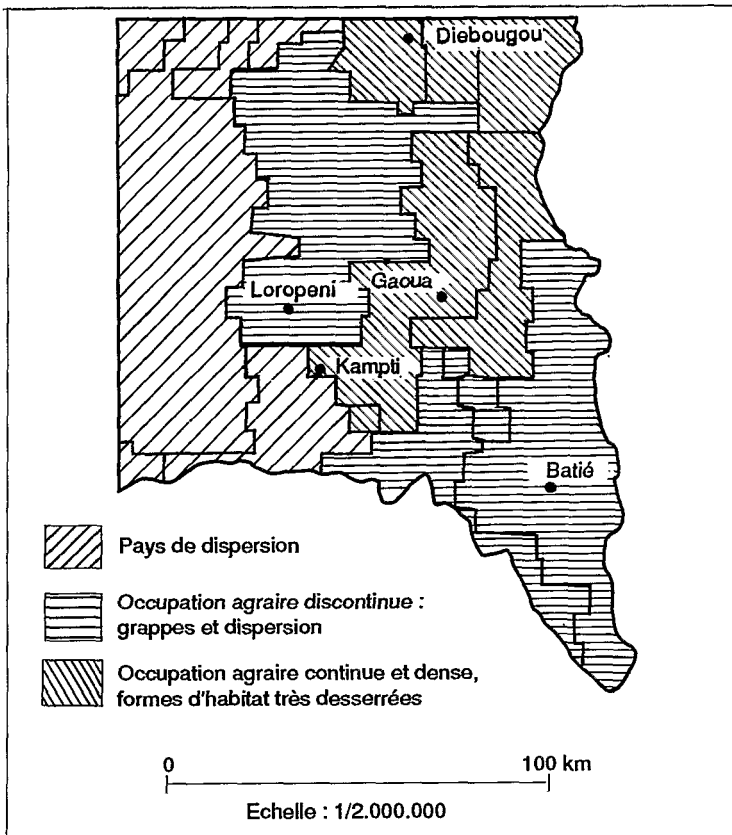


Fig. 2 : Les grands types de paysages agraires de la partie sud-ouest burkinabè comprenant le "pays lobi" (d'après M. Marchal 1983). Carte simplifiée.

7. Marchal, M., 1983, *Les paysages agraires de Haute-Volta; Analyse structurale par la méthode graphique*, ORSTOM, Paris.

8. L'article de Trfas, K., 1982, "Cartographical method of research used in investigation of changes in geographical environment", *Geographia Polonica*, 48 : 41-49, constitue une bonne introduction à quelques-uns des principaux problèmes de la recherche cartographique en géographie.

La carte comme instrument de recherche

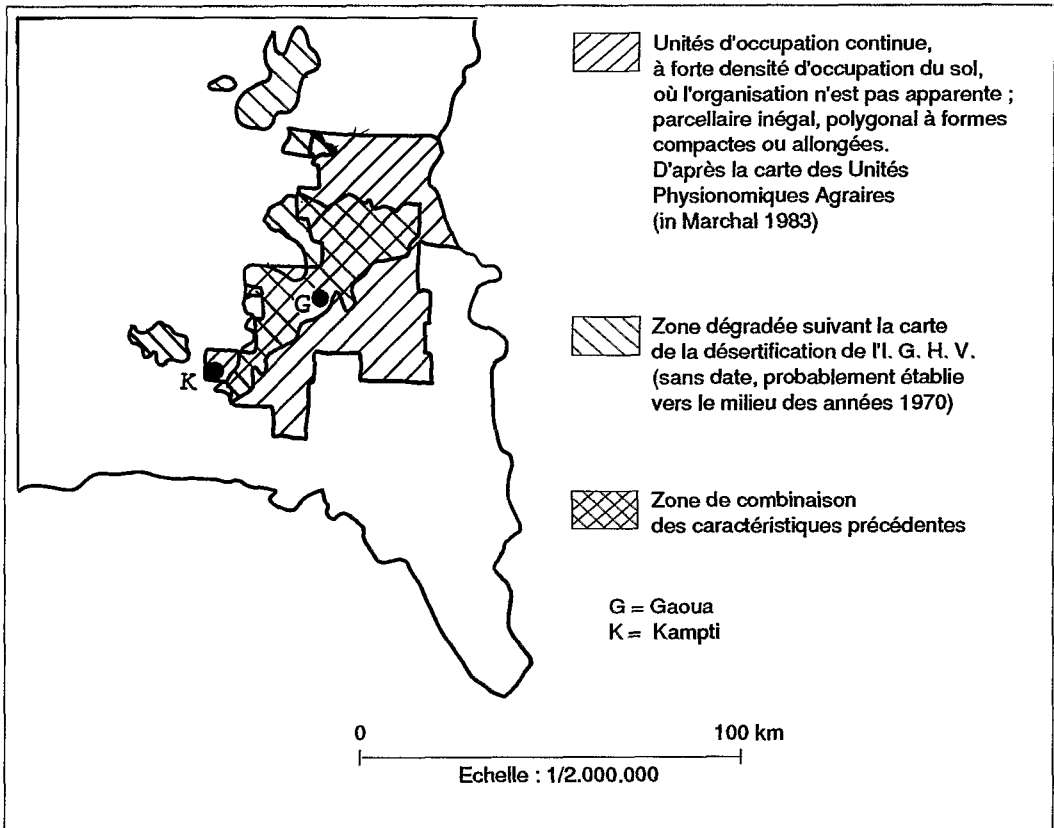
La carte suivante (fig. 3) constitue un exemple élémentaire de construction expérimentale mettant en rapport un type d'organisation de l'espace agraire et un niveau élevé de dégradation du couvert végétal dans la portion sud-ouest du territoire burkinabè où se trouve la population lobi.

Ce type de représentations permet la conception d'hypothèses reposant sur la prise en compte de phénomènes localisés, donnant donc lieu à des démarches de recherche plus rigoureuses et intégrant la situation contextuelle de chaque objet individuel observé.

Dans le cas très simple présenté ici, parmi les questions qui surgissent immédiatement à l'esprit, mentionnons d'abord celles du rapport éventuel entre la population lobi et le type d'occupation dense et continue du sol. En effet, les Lobi proprement dits (à ne pas confondre avec l'hypothétique "rameau lobi") occupent une bonne partie de la "zone dense" ici identifiée, qui est en outre celle où leur implantation est la plus ancienne⁹. En outre, une différenciation méridienne se manifeste entre un Nord dense et dégradé, une zone centrale dense et une zone sud ni (encore ?) dense, ni (encore ?) dégradée qui se prolonge vers la Côte-d'Ivoire. Les rapports entre ce fait et les migrations lobi semblent indéniables. D'autre part, la forme

9. Notons au passage l'importance de ce genre de cartes pour approfondir la question de la spécificité ethnique des Lobi proprement dits par rapport à des populations voisines. Car si les caractéristiques d'un groupe humain particulier se manifestent dans sa cosmogonie, sa langue, ses valeurs, etc., elles ne se dévoilent pas moins dans sa façon originale de gérer et d'aménager son territoire à différentes échelles ; ce genre de pratiques étant assez aisément accessible à la cartographie thématique.

Fig. 3: Exemple de carte analytique de recherche.



de la zone dense-dégradée, si elle rend probablement compte de séquences de peuplement, témoigne aussi sans doute de l'attraction exercée par la route Gaoua-Kampti sur les personnes et les cultures.

Plus généralement, quelles sont les caractéristiques spécifiques de la zone dense lobi au point de vue culturel, technique, démographique et également physique ? Peut-on attribuer aux seules pratiques culturelles lobi la dégradation de la végétation suggérée par la carte ?

La division de la zone dense suivant un axe nord-est/sud-ouest en fonction de la dégradation de l'environnement permet-elle d'expliquer mieux des différences sociales et/ou économiques (migrations variables, taille des unités domestiques, etc.). Des centaines d'autres questions et autant d'hypothèses peuvent être formulées à partir d'un document de travail de ce genre, sans oublier celles concernant le décalage temporel probable entre les données concernant les deux aspects cartographiés dans cet exemple.

Ce qui précède suffit, nous semble-t-il, pour montrer l'intérêt de l'usage et de la construction de telles cartes analytiques comme support de la recherche. Ceci est tout particulièrement vrai dans le cas du pays lobi pour lequel on dispose maintenant de données de base de plus en plus fiables, produites par une communauté de chercheurs de différentes disciplines dont les problématiques convergentes débouchent déjà sur une connaissance exceptionnellement approfondie et diversifiée d'un territoire africain.

Enfin, et dans une perspective plus générale, le travail effectué pour concevoir, produire et interpréter ces cartes analytiques met le chercheur en condition de pleinement saisir la portée d'une vérité fondamentale : à savoir que, sans une problématique régissant leur construction et leur lecture, toutes les cartes sont irrémédiablement muettes.